
LANGL A BORDEAU



L'ANGLOIS A BORDEAUX;

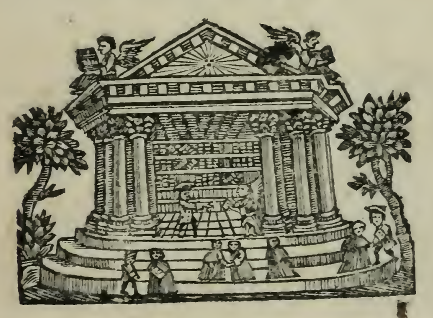
COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS LIBRES;

Par M. FAVART:

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François Ordinaires du Roi, le Lundi 14 Mars 1763.

Le prix est de 24 sols.



A PARIS,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

A MONSEIGNEUR
LE DUC
DE PRASLIN,

Pair de France, Commandeur des Ordres du Roi, Secrétaire d'État & Ministre des Affaires Etrangeres.

MONSEIGNEUR,

La Paix est votre ouvrage ; par conséquent la Piece qui la célebre, vous appartient. Vous daignez, MONSEIGNEUR, *en accepter l'hommage ; c'est me récompenser de l'avoir faite.*

Je suis avec le plus profond respect,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & trés-obéissant serviteur, FAVART.

ACTEURS.

DARMANT, M. Molé.

LA MARQUISE DE FLORICOURT, *Sœur de Darmant*, Mlle. Dangeville.

BRUMTON, M. Belcourt.

CLARICE, *Fille de Brumton*, Mlle. Hus.

SUDMER, *Ami de Brumton*, Mr. Préville.

ROBINSON, *Valet du Milord*, M. Armand.

UN AUTRE VALET.

UN BORDELOIS.

La Scene est à Bordeaux dans la maison de Darmant.



L'ANGLOIS A BORDEAUX, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

DARMANT, LA MARQUISE DE FLORICOURT.

LA MARQUISE.

JE vous renonce pour mon frere.
Toujours penſif, rien ne vous rit !
Vos priſonniers Anglois vous ont gâté l'eſprit ;
Vous n'êtes occupé que du ſoin de leur plaire ;
Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma ſœur, je ſuis piqué ; mais piqué juſqu'au vif ;
L'amitié du Mylord me ſeroit précieuſe :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais ſa fierté ſuperbe & dédaigneuſe
Rejette mes ſecours, s'indigne de mes ſoins,
Il aime mieux s'expoſer aux beſoins,
Rendre ſa fille malheureuſe :

Il croit ſon honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

Mais, mon frere, en cherchant à lui rendre ſervice,
Ne ſongeriez-vous point à ſa fille Clarice ?
Cette Angloiſe eſt charmante !

DARMANT.

Epargnez-moi, ma ſœur,
Et ne déchirez point le voile de mon cœur.
Si l'on me ſoupçonnoit... il eſt vrai, je l'adore.
Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderoit la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble Famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !
Brumton part de Dublin pour Londre, avec ſa fille ;
Il embarque avec lui ſes plus riches effets.
La Frégate que je commande,
Croiſant ſur les côtes d'Irlande,
Rencontre ſon vaiſſeau, l'atteint & le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'allarme,
Soutient notre abordage & montre avec éclat
L'activité d'un Chef & l'ardeur d'un ſoldat ;
Il fond ſur moi, me bleſſe & ma main le déſarme ;
Il veut braver la mort, je prends ſoins de ſes jours.
A l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des ſecours.

LA MARQUISE.

Fort bien, mon frere.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaiſſeau coule à fond, & l'on n'a que le tems
De ſauver ſur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes ſoins vigilans
De ces infortunés ſoulagent la miſere ;
Mais Brumton ſe refuſe à mes empreſſemens.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime aſſez ce caractere.
Il eſt bruſque... mais il eſt franc.
Sa fierté qui paroît choquer la politeſſe,
Releve en lui l'air de nobleſſe
D'un homme qui ſoutient ſon rang.
Si ſon maintien eſt froid..... ſes yeux ont de la flamme ;
Et je lui crois une belle ame.
Il n'a pas quarante ans cet homme ?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez ſon ami.

DARMANT.

Mes ſoins ſont ſuperflus :
Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penſer qu'il croit Philoſophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barriere entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briſer: oui vous pouvez m'en croire.
Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de ſa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.

Nous verrons donc ce Philoſophe ;
Et s'il veut raiſonner, c'eſt moi qui l'apoſtrophe.
Je philoſophe auſſi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaiſantez-vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? point du tout, mon frere,
Et cela devient ſérieux.
Allez, allez, laiſſez-moi faire.
Doutez-vous des tàlens que j'ai ?
Par un ridicule contraire,
Un ridicule eſt ſouvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends juſtice ;
J'entreprends le Mylord, vous pourſuivez Clarice :
Il eſt honteux pour vous, pour un François,
D'aimer ſans eſpoir de ſuccès ;
Cependant, obligez le Mylord en ſilence,
Et cherchez des moyens ſecrets.

DARMANT.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offenſe.
Le valet Robinſon eſt dans mes intérêts ;
Par ſon moyen, ſon Maître a touché quelques ſommes
Sous le nom ſuppoſé d'un Patriote Anglois.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudroit toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'apperçois Robinſon ; viens-çà.

SCENE II.

DARMANT, ROBINSON, LA MARQUISE.

ROBINSON.

BON jour, Monſieur;
Bon jour, Madame. Ah ! le bon frere
Que vous avez-là ! le bon cœur !
Sans lui nous étions morts, j'eſpere.

DARMANT.

Paix ! je t'ai défendu ...

ROBINSON.

Quel François obligeant !
Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent :
Il eſt notre unique reſſource.
Je crois toujours lui voir ouvrir ſa bourſe,
En me diſant : tiens, Robinſon,
Prends, mon ami, prends ſans façon.

DARMANT, *lui donnant de l'argent.*

Prends donc & te tais.

ROBINSON.

Oh ! je n'ai garde de dire ...

LA MARQUISE.

Que fait ton Maître ?

ROBINSON.

Il penſe.

DARMANT.

Et Clarice ?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.
Penſer, ſoupirer ! pauvres gens !
C'eſt fort bien employer le tems.

ROBINSON.
Clarice s'amuſoit à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :
Tout en rêvant, s'eſt approché mon Maître ;
Un ouvrage François ! dit-il, d'un air ſurpris ;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.
Cet homme a l'eſprit juſte.

ROBINSON.
» Occupez-vous de Lock,
» Ma fille ; liſez Clark, Swiſt, Newton, Bolingbrok.
» Songez que vous êtes Angloiſe :
» Apprenez à penſer.... Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaiſe,
Pour réfléchir plus à ſon aiſe,
En décidant que vous êtes des ſots.

LA MARQUISE.
Cet homme eſt ſingulier.

ROBINSON.
C'eſt la vérité pure ;
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

LA MARQUISE.
Mais quelquefois, Mylord t'a-t-il parlé de moi?

ROBINSON.
Toujours beaucoup ; il dit, Madame . . .

LA MARQUISE.
Quoi ?

ROBINSON.
Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'eſt grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !
Je conclus ſur cela que mon eſprit frivole
Va lui faire entendre raiſon.

DARMANT.

Que penſe-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

Il la croit véritable & n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle eſt bonne en effet ; c'eſt de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la ſomme, il m'envoye à l'inſtant.

DARMANT.

Vas donc chez mon Banquier ; mais que chacun ignore....

ROBINSON.

Ne craignez rien, j'ai fait paſſer encore
L'effet ſous le nom de Sudmer,
Négociant de Londre & ſon ami très-cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce ſervice,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

Oui. Monſieur tout à la fois,
Au lieu d'une perſonne, en obligera trois,
Et Clarice ſur-tout qui deviendra la femme ...

DARMANT.

C'en eſt aſſez, va-t'en. (*A part.*) Quel coup fatal !

SCENE III.

LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

COMMENT ! vous travailliez au bonheur d'un Rival ?
Mais rien n'eſt ſi plaiſant.

DARMANT.

Raffermiſſez mon ame ;
Je crains de me trahir , & je dois réſiſter.
Je ſuis impétueux , je me laiſſe emporter ;
Et vous ſentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plûtôt , livrez-vous à l'eſpoir.
Quel eſt donc ce Sudmer , pour entrer en balance
Avec les agrémens que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence ;
Le don de plaire eſt votre lot ,
L'excès de modeſtie eſt défaut à votre âge ;
Soyez plus confiant , plus François en un mot :
Faites ſentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'éleve eſt un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abbaiſſe eſt un ſot.

Cette délicateſſe à la fin peut vous nuire,
Et vous avez beſoin de vous laiſſer conduire.
Feu mon mari, le Marquis Floricourt,
Qui paſſoit pour un agréable,
Me conſultoit pour être aimable:
Je l'ai rendu l'homme du jour:
Ainſi par mes conſeils....

DARMANT.

Souffrez que je m'en paſſe.
Tout ce que je demande eſt un profond ſecret.

LA MARQUISE.

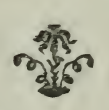
Eh! bien, on ſe taira, Monſieur l'Amant diſcret;
Je vous livre à vous-même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grace.
Tout eſpoir m'eſt ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.



SCENE IV.

DARMANT, LA MARQUISE, CLARICE.

CLARICE.

Madame, j'ai recours à vous.
Mon pere s'abandonne à la mélancolie.
Tout lui déplaît, l'inquiette, l'ennuie.
Hélas! rendez ſon ſort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui? Moi? très-volontiers.

DARMANT.

O Ciel! que faut-il faire?
Parlez.

CLARICE.

Je n'en ſçais rien; mais cependant j'eſpere.
Tantôt plongé dans un chagrin mortel,
Il vous entend de la ſalle voiſine,
Jouer au Clavecin un Concerto d'Indel,
Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine:
Il écoute, il admire, & vos ſavans accords
Sont comme autant de traits de flamme.
Notre Muſique Angloiſe excite ſes tranſports:
Pour la premiere fois, je vois ici, Madame,
Le plaiſir dans ſes yeux & le jour dans ſon ame.

DARMANT.

Ma ſœur, ma ſœur, courez au Clavecin.

LA MARQUISE.

Monſieur Darmant, il n'eſt pas néceſſaire:
Suivez votre projet; pour moi, j'ai mon deſſein.
Adieu. Qu'il eſt nigaud! mais c'eſt pourtant mon frere.

SCENE V.

CLARICE, DARMANT.

DARMANT.

RESTEZ, belle Clarice ; ah ! que vous m'êtes chere !

CLARICE, *avec fierté.*

Moi, Monſieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un ſi digne pere.
Je l'eſtime, je le révere.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Aſſurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce ſoit ſon affaire.

DARMANT, *avec ardeur.*

Ah ! l'amour....

CLARICE, *fierement.*

Quoi, Monſieur ?

DARMANT, *ſe moderant.*

L'amour-propre bleſſé

Devrait gémir dans mon cœur offenſé,
Des efforts impuiſſants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, *à part.*

Je ne m'obſerve pas.

CLARICE.

Eſt-il quelque myſtere ?

DARMANT.

Quelque myſtere ? Nullement ;
Mais je ſais que Mylord me hait & me déteſte.
Vous partagez ce cruel ſentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'eſt, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cœur n'eſt point fait pour cet état funeſte.
(*A part.*) Je devrais fuir l'amour également.
Monſieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injuſtes préventions
Qui diviſent nos nations ?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, *vivement.*

Oui, la vertu ; vous l'inſpirez ;
Et votre pere auſſi : c'eſt vous qui la parez ;
Vous la repréſentez affable & circonſpecte ;
Elle a pris tous vos traits, afin qu'on la reſpecte.
J'ai, pour ſervir l'État, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai déſiré la guerre ;

Vos

Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi;
Et c'eſt depuis que je vous voi,
Que la paix me paroît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
A des paroles ſi flatteuſes.
C'eſt votre ſtile à tous. Votre premiere loi
Eſt de nous prodiguer des louanges trompeuſes.
L'art dangereux de la ſéduction
Eſt le trait principal qui vous caractériſe ;
Cet art que chez nous on mépriſe,
Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fauſſeté que l'agrément déguiſe...

DARMANT.

Juſtement ; du Mylord voilà les préjugés ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point ſur vous.

DARMANT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais ſeulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorſque l'on vous regarde ?

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laiſſe.

DARMANT.

Non, non
Encore un ſeul inſtant demeurez, je vous prie.

CLARICE.

J'y conſens ; mais ſurtout aucune flatterie.

DARMANT, *très-modérément.*

Eh ! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaiſent.
(*Avec une froideur contrainte.*)
Il faut, à votre égard, que les déſirs ſe taiſent.
Vous leur impoſez trop, & mon deſſein n'eſt point...

CLARICE, *d'un air piqué.*

Ah ! Monſieur, je vous rends juſtice ſur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raiſon, oui ; mais daignez m'entendre :
L'eſtime peut unir des eſprits oppoſés.

CLARICE.

Oui ; mais quand deux pays ſont auſſi diviſés,
Il ne faut pas de ſentiment plus tendre.

DARMANT, *avec modération ; mais cette modération ſe perdant par degrés, mene à la plus grande vivacité pour finir la tirade.*

Auſſi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cœur n'admet point un pays different.

C'eſt la diverſité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement;
Les loix ſont des freins ſalutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque temperament.
Ce ſont des regles néceſſaires,
Pour que l'on puiſſe adopter librement
Des vertus même involontaires;
Mais ce qui tient au ſentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire uſage.
François, Anglois, Eſpagnol, Allemand
Vont audevant du nœud que le cœur leur dénote:
Ils ſont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on eſt ſenſible, on eſt compatriote.
Malheur à ceux qui penſent autrement.
Une ame ſeche, une ame dure
Devrait rentrer dans le néant;
C'eſt aller contre l'ordre. Un être indifferent
Eſt une erreur de la Nature.

CLARICE, *avec vivacité.*

Il eſt bien vrãi, Monſieur....

DARMANT, *plus vivement encore.*

Ah! Clarice!

CLARICE, *très-froidement.*

Il ſuffit.
Que voulez-vous prouver? Que voulez-vous entendre?

DARMANT.

Moi! j'ai trop de reſpect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, *à part.*

Me ſerois-je trahie ?

DARMANT, *à part.*

O ciel ! j'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon pere.

DARMANT.

Ma préſence
Pourroit l'importuner, & je dois l'éviter.
Je craindrais d'impatienter
Un ſage, dont je veux gagner la confiance.

SCENE VI.

CLARICE, LE MYLORD.

LE MYLORD.

ON n'y ſaurait tenir : quel peuple ! quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon pere ?

LE MYLORD.

Je me ſens tranſporté d'une juſte colere ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! doubles traitres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Inceſſamment, exprès, paſſer ſous mes fenêtres,
Pour me troubler dans mes ennuis.

Tous les jours des ſauts, des gambades,
Et tous les ſoirs des ſérénades.
Quand pourrai-je ſortir du cahos où je ſuis ?

CLARICE.

Les François ſont gais par uſage :
De votre ſombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la Diſcorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écraſe les aſiles,
Le François chante ; on ne voit dans ſes villes,
Que feſtins, jeux, bals & concerts.
Quel Dieu le fait jouir de ces deſtins tranquilles ?
Dans le ſein de la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, ſans beſoins & libre ſous un Maître,
Le François eſt heureux, & l'Anglois cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être auſſi.

LE MYLORD.

Ma fille, laiſſez-moi,
J'ai beſoin d'être ſeul.

CLARICE.

Toujours ſeul ! & pourquoi...

(*Le Mylord fait un ſigne de la main, & Clarice ſe retire.*)

SCENE VII.

LE MYLORD, *seul.*

JE me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour fon Roi,
Tout entier à l'honneur fa principale loi,
Fidéle à fes devoirs; au plaifir fon idole,
Des momens les plus chers il confacre l'emploi.

(Il s'affied, & après un moment de filence, il jette les yeux fur une pendule.)

Tout ne préfente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi ! l'art a décoré jufqu'à cette pendule !
On couronne de fleurs l'interprete du tems,
Qui divife nos jours, & marque nos inftans !
Tandis que triftement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance :
Le François entraîné par de légers defirs,
Ne voit fur ce cadran qu'un cercle de plaifirs.
O ciel ! eft-il tourment plus rude ?

(Un Valet du Mylord entre avec des facs.)

Qui vient encore ici troubler ma folitude ?
Quoi ! toujours ! ah ! c'eft de l'argent.
Je le reçois dans un befoin urgent ;
Des fecours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé? fans doute, j'ai mon compte?

LE VALET.

Oui, Mylord.

LE MYLORD.

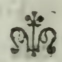
Relisons la Lettre de Sudmer.
O généreux Anglois, que tu me deviens cher !

(Il lit.)

» Mylord, vous devez avoir besoin d'argent
» dans la situation où vous êtes ; je vous envoye
» une lettre de change de deux mille guinées. Je
» compte trop sur votre amitié pour ne pas être
» sûr que vous n'offenserez pas la mienne par un
» refus. Mon bras est assez bien remis, je n'ai pas
» encore la liberté d'écrire moi même ; ne me fai-
» tes point de réponse, je m'embarque pour la
» Caroline, nous nous verrons à mon retour. «

(Après avoir lû, il dit :)

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense ;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux ! d'ici je vais sortir :
Oh ! j'y mourrais d'impatience.
Porte ces sacs dans mon appartement ;
Et dis à Robinson d'aller en diligence
Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre & le silence.



SCENE VIII.

LE MYLORD, ROBINSON, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

C'Est penſer merveilleuſement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paroiſſez ſurpris, Monſieur ?

LE MYLORD, *froidement.*

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un ſingulier être.
Quoi! depuis un mois environ
Que vous logez dans la maiſon....

LE MYLORD.

C'eſt à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connoître!
Quatre ou cinq fois, je vous ai vû paroître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots,
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, & votre caractère
S'accorde mal, ſans doute, avec le mien.
Je craindrois d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il ſe pourroit très-bien ;
Mais pour ſe rapprocher, ſe convenir, ſe pla re,
Fort ſouvent, il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
Et vous vous efforcez pour être inſoutenable !
Oh ! je vous entreprends...mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je ſuis femme & Françoiſe.

LE MYLORD, *regardant la Marquiſe avec un air d'intérêt.*

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Cauſons, Mylord, ne vous déplaiſe.

LE MYLORD.

Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, ſi vous pouvez.
(Retenant le Mylord qui veut s'en aller.)
Tout doux !

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout à votre aiſe ;
On ne ſe gêne point chez nous.

En qualité d'homme qui penſe,
Je ne crois pourtant pas que Monſieur ſe diſpenſe
D'éclairer ma raiſon, mon cœur & mon eſprit :
Vous êtes Philoſophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu votre ſcience.

LE MYLORD.

Je penſe pour moi ſeul.

LA MARQUISE.

Ah! quelle inconſéquence!
En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit;
On doit la cultiver pour elle, pour ſoi-même.
Eh! laiſſez-là vos ſonges creux;
La meilleure morale eſt de ſe rendre heureux.
On ne peut l'être ſeul avec votre ſyſtême.
Mon inſtinct me le dit, & mon cœur encor mieux.
La chaîne des beſoins rapproche tous les hommes,
Le lien du plaiſir les unit encor plus.
Ces nœuds ſi doux pour vous ſont-ils rompus?
Pour être heureux, ſoyez ce que nous ſommes.

LE MYLORD.

O ciel! à des travers on me verroit ſoumis!
Madame, excuſez-moi; mais vous m'avez permis...

LA MARQUISE.

Eh! oui, de tout mon cœur j'excuſe;
Ne nous ménagez pas, Monſieur, cela m'amuſe.

LE MYLORD.

J'en ſuis charmé, Madame, & ſelon votre avis
Je dois me réformer, devenir ſociable,
Renoncer au bon ſens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à ſe rendre amuſant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaiſant ?
Connaiſſez mieux l'Anglois, Madame ; ſon génie
Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer ſa patrie.
Le moindre Citoyen, attentif à ſes droits,
Voit les papiers publics, & régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des Loix,
Prononce librement ſur la paix ou la guerre,
Peſe les intérêts des Rois,
Et, du fond d'un caffé, leur meſure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaiſant mille fois :
Trop au-deſſus de nous ſont ces graves emplois.
Libres de tout ſoin inutile,
Nos heureux Citoyens reſpirent le repos :
La ſurface des mers voit agiter ſes flots ;
Mais la profonde arène eſt conſtante & tranquille.
Jouiſſez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un ſi doux loiſir
Quel eſt le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaiſir.

LE MYLORD.

Le plaiſir !

J'entends, & si je veux vous plaire,
Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit-maître, & d'un fat élégant.
Ah ! lorsque de penser on a pris l'habitude....

LA MARQUISE.

On est sot avec art, maussade avec étude.

LE MYLORD.

Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD.

La bonne conséquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout. La liste en est très ample,
Nous avons mille originaux.
Je pourois vous citer ... moi, Monsieur, par exemple....

LE MYLORD.

Je ne m'attendois pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parois ridicule à vos yeux, je le voi ;
Mais, tout considéré, quel est le ridicule ?
Sous des traits différens dans le monde il circule ;
Mais, au fond, quel est-il ? une convention,
Un phantôme idéal, une prévention ;
Il n'éxista jamais aux yeux d'un homme sage :

Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'uſage :
L'uſage eſt pour les mœurs, les habits, le langage;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre ame.
L'homme eſt homme partout : ſi la vertu l'enflamme,
C'eſt mon héros, je laiſſe les dehors.
Quoi! toujours notre eſprit fantaſque
Ne jugera jamais l'homme que ſur le maſque!
Nous avons des défauts, chaque peuple a les ſiens.
Pourquoi s'attacher à des riens?
Eh! oui, des riens, des miſeres, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur;
C'eſt d'un vice réel qu'il faut qu'on ſe corrige,
Les écarts de l'eſprit ne ſont pas ceux du cœur.

LE MYLORD.

Comment! vous êtes Philoſophe!

LA MARQUISE, *gaiment.*

Moi! je ne connois point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connoître, ils ſont trop ennuyeux;
Je cherche à m'amuſer, cela me convient mieux.

LE MYLORD, *avec un peu d'humeur.*

Toujours l'amuſement!

LA MARQUISE.

Oui, Mylord hypocondre,
Je pourrois cenſurer les uſages de Londre,
Comme vous attaquez nos goûts;
Mais je ris ſimplement & de vous & de nous.
Que les Anglois ſoient triſtes, miſanthropes,

Toujours avec nous contraſtés,
Cela ne me fait rien ; leurs ſombres enveloppes
N'offuſquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils ſont francs, généreux, braves ; je les eſtime.

LE MYLORD, *avec chaleur.*

Quoi ! Vous eſtimez les Anglois ?

LA MARQUISE.

Aſſurément ! ils ont une ame magnanime,
De l'honneur, des vertus, & je ſais d'eux des traits..

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, *à part.*

Bon, ſon humeur s'appaiſe.

LE MYLORD.

Comment donc, vous penſez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en ſais rien.

LE MYLORD.

Ah ! vous me ſéduiriez ſi vous étiez Anglaiſe.
Je goûte dans votre entretien....

LA MARQUISE.

Je ne veux point penſer, Monſieur, c'eſt un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'eſprit, du cœur,
De l'ame, dans l'inſtant, en vous laiſſant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, *prenant la main de la Marquiſe.*

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

Que faites-vous ? (*A part.*) Il eſt déconcerté.

LE MYLORD, *à part.*

Je demeure interdit ; je crois, en vérité,
Que mon cœur malgré moi...

LA MARQUISE, *à part.*

Cet eſſai m'encourage.
(*Haut.*) Mais je m'arrête ici, je penſe qu'il eſt tard.

LE MYLORD, *l'arrêtant.*

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excuſez, on m'attend autre part,
Pour arranger un ballet agréable ;
C'eſt pour ce ſoir qu'on doit le préparer.
Vous ſeriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je penſe, ou c'eſt mal me connoître.

LA MARQUISE.

Pourquoi me refuſer quand vous pouvez en être ?
Ceſſez de chercher des raiſons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous penſez, & nous jouiſſons.
Laiſſez-là, croyez-moi, votre Philoſophie.
Elle donne le ſpleene, elle endurcit les cœurs :
Notre gaité, que vous nommez folie,
Nuance notre eſprit de riantes couleurs,
Par un charme qui ſe varie :

Elle orne la raiſon, elle adoucit les mœurs;
C'eſt un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

LE MYLORD, *à part.*

Je riſque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter.
(*On entend le ſon des tambourins.*)
Qu'entends-je encor! quel affreux tintamarre!

SCENE IX.

LE MYLORD, LA MARQUISE, UN BORDELOIS.

LE BORDELOIS.

Marquise, eh! donc, nous allons répéter?

LE MYLORD, *à part.*

Où fuir?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELOIS.

Lé Mylord eſt des nôtres.

LA

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien ſur lui.

LE MYLORD.

Epargnez-moi, je vous ſupplie.

LE BORDELOIS.

Monſé danſe lé munuet?

LE MYLORD.

Eh! je n'ai danſé de ma vie.

LE BORDELOIS.

En deux ou trois léçons nous vous rendrons parfait

LE MYLORD.

Morbleu!

LA MARQUISE.

Diſſimulez votre miſanthropie.

(*Bas au Mylord.*) (*Au Bordelois.*)

Vous vous deshonorez. Allez, je vous rejoins.

SCENE X.

LE MYLORD, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

RENDEZ-VOUS digne de mes ſoins.
Une heure ou deux je veux bien faire treve;
Après cela, je vous enleve.

Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCENE XI.

LE MYLORD, *seul.*

M'En voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devois pas lui marquer tant d'aigreur ;
Car malgré son inconséquence,
Je m'apperçois qu'elle a bon cœur,
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeois mal, & je sens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'appaises ;
Fais effort sur toi-même, & pardonne aux Françoises.
On peut s'y faire... Ah ! j'apperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.



SCENE XII.

LE MYLORD, DARMANT.

DARMANT.

MYLORD, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul...

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle est-elle ?

DARMANT.

Nous allons renvoyer des prisonniers Anglois
Pour pareil nombre de François ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant sollicité...

LE MYLORD.

Vous en ai-je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD, *à part.*

Cet homme est bien étrange !

DARMANT.

Quoi ! mon empressement....

LE MYLORD.

M'a trop humilié :
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même
M'obliger malgré moi !

DARMANT.

Quoi ! toujours dans l'extrême ,
Vous ne prêtez à tout que de ſombres couleurs !

LE MYLORD.

J'ai fait des dépêches pour Londre :
Si la fortune à mes vœux peut répondre ,
Je trouverai ſans vous la fin de mes malheurs ;
Je reſte en attendant.

DARMANT, *à part.*

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir.
(*Haut.*)
Ma maiſon eſt à vous.

LE MYLORD, *avec un ſoupir étouffé.*

Non , non ; j'en dois ſortir.

DARMANT.

Pourquoi chercher un autre aſile ?
Qui pourroit ici vous troubler ?
A-t-on manqué d'égards ? . . .

LE MYLORD.

C'eſt trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas juſtice.
(*A part.*)
Auroit il ſoupçonné mon amour pour Clarice ?
(*Haut.*)
Quelque nouveau ſujet excite votre aigreur ?
Ah ! je ſçais ce que c'eſt ; vous avez vû ma ſœur.
Ses airs evaporés & ſa tête legere. . . .

LE MYLORD.

(*A part.*) Veut-il interroger mon cœur?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pû vous déplaire.

LE MYLORD.

A quoi bon votre sœur ? Je l'excuse aisément ;
Elle est d'un sexe...

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint ?

DARMANT.

Non ; poliment...

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtois, Monsieur, journellement
Vous seriez obsedé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MYLORD, *à part.*

Ah ! quel acharnement !

DARMANT.

Je cours pour l'avertir...

LE MYLORD.

Il n'eſt pas néceſſaire.

DARMANT.

Mais je dois réprimer l'indiſcrette chaleur....

LE MYLORD.

Je ſais ce que j'en penſe, il ſuffit ; ſerviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laiſſe.
J'aurois été jaloux d'avoir votre amitié ;
Mais je n'eſpere plus que votre haine ceſſe :
Du moins un peu d'eſtime, & je ſuis trop payé.

LE MYLORD.

Eh ! malgré moi, Monſieur, vous avez mon eſtime.
Je ſuis votre ennemi, mais ſans vous mépriſer.
Je ne ſuis point injuſte, & ne puis refuſer
Ce qui me paroit légitime.
Mais pour mon amitié, ne l'eſperez jamais.
Dans ces tems de diſcorde, entre Anglois & François,
Toute liaiſon eſt un crime :
De ſa patrie on doit prendre l'eſprit ;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

Imitez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre ame eſt nourrie,
Connoiſſez enfin les erreurs.
Nous allons voir ceſſer les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France & l'Angleterre,
Et nous allons bientôt jouir de ſes douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! la paix ! quelle chimere !
On ne peut jamais l'eſperer.
Des intérêts puiſſans doivent nous ſéparer.

SCENE XIII.

LE MYLORD, UN VALET.

UN VALET.

MYLORD, un Anglois vous demande.

LE MYLORD.

Un Anglois ! un Anglois ! qu'il entre, & promptement.

SCENE XIV.

LE MYLORD, DARMANT, SUDMER.

SUDMER, *gaiment & avec vivacité.*

VIVE, vive, Mylord ! ah ! quel heureux moment !
Je vous retrouve & ma joie est si grande...

LE MYLORD.

C'est vous, mon cher Sudmer !

SUDMER

C'est moi, certainement.

DARMANT, *avec étonnement.*

Sudmer ! ah ! quel événement !

SUDMER, *considerant Darmant.*

Mais c'eſt vous-même auſſi, je penſe.
C'eſt vous, voilà vos traits; je rends grace au hazard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart?

SUDMER.

Le premier des devoirs eſt la reconnoiſſance.
(*A Darmant.*)
Le ſort en cet inſtant a rempli mon eſpoir.

DARMANT.

Monſieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je ſuis aſſez heureux, moi, pour vous reconnoître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée....

SUDMER.

Aucune?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point; & j'y crois encore être.

LE MYLORD.

(*A part.*) Cet accueil n'eſt pas de mon goût.
(*Darmant veut ſe retirer.*)

SUDMER.

Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cedez à mon instance,
Et songez que mes sentimens...
(Au Mylord, en lui montrant Darmant.)
C'est un homme des plus charmans,
C'est un homme d'espece unique.

LE MYLORD.

Charmant! charmant! parbleu, pour des êtres pensans,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique!

SUDMER.

Qu'entendez-vous?

LE MYLORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard....

SUDMER.

Je ne vois point à quoi cela s'applique.
(A Darmant.)
Remettez-vous aussi mes traits;
Rappellez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeates pour moi la fortune ennemie.
(Montrant son cœur.)
Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre;
C'est par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en souviens, vous l'avez oublié:

Nous faisons notre change en cela l'un & l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

SUDMER.

Moi, point du tout ; moi, jamais me méprendre ;
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre,
Et m'offre mon libérateur.
Le sentiment me donne des lumieres ;
Pour reconnoître un bienfaiteur,
Les yeux ne sont point nécessaires :
Je suis toujours averti par mon cœur.

DARMANT.

Ah ! je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en instruire.
Nous devons publier les belles actions :
Je montois un vaisseau de trente-huit canons,
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étois prêt à faire naufrage,
Et les François avoient de quoi faire un beau coup.
Aussi, Monsieur, en homme sage,
Lorsque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très-grand avantage ;
Et nous voyant dématés, désarmés,
» Je pourrois, me dit-il, prendre votre équipage ;
» Mais, pour en profiter, je suis trop généreux ;
» On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux.

Bref, il me ſoulagea, m'obligea de ſa bourſe,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de ſon cœur, couloient comme une
ſource.
Peut-on trop admirer ſa générosité ?

LE MYLORD, *avec humeur.*

Tout bienfait, avec lui, porte ſa récompenſe ;
On agit pour ſoi-même en agiſſant ainſi.
(*Bas à Sudmer.*)
Je ſuis forcé de l'admirer auſſi :
Mais ſans tirer à conſéquence.

DARMANT.

Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme François, mon premier appanage
Conſiſte dans l'humanité.
Mes ennemis ſont-ils dans la proſperité :
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adverſité :
Ils ſont hommes, je les ſoulage.

SUDMER.

Eh ! c'eſt ainſi qu'on penſe avec un cœur loyal.
Je ne décide point entre Rome & Carthage :
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglois.

SUDMER.

Je ſuis plus ; je ſuis homme.
Qu'avez-vous contre lui ? Cette froideur m'aſ-
ſomme :
Eſclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.

N'admettez plus des maximes contraires ;
Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui ſont vos freres.
J'ai déteſté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut ſe déchirer, & ſe faire la guerre !
Tendons tous au bien général.
Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connois ſur la machine ronde
Rien que deux peuples differens ;
Savoir, les hommes bons & les hommes méchans.
Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les Sauvages même : allons, ſoyons unis ;
Embraſſons-nous comme trois bons amis.
(*A Darmant.*)
Vous ſerez de ma nôce, au moins ?

DARMANT.

Quoi ?

SUDMER.

Je l'exige.
Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, & qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT.

Moi, je partage votre ſort.

SUDMER.

Point de partage, je vous prie,
Surtout ſi la fille eſt jolie.

DARMANT.

Je respecte les nœuds dont vous serez unis.

LE MYLORD.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, sentira le prix ;
Je vais, sans tarder d'avantage,
La préparer, en des instans si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCENE XV.

SUDMER, DARMANT.

SUDMER.

Vous connoissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais, mon cher François, qu'est-ce qui vous chagrine ?
Morbleu ! seriez-vous mon rival ?
Comment ? Cela m'est bien égal ;
Mais je veux savoir tout à l heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.

Clarice eſt adorable, & je pourrois l'aimer,
Sans que vous euſſiez à vous plaindre.
(*A part.*) Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

Cependant je remarque un trouble.
Hein? Parlez, hein? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en eſt aſſez. Adieu, Monſieur.
Jouiſſez de votre bonheur,
Et de mes ſentimens n'ayez aucun ombrage.
On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur:
Je ne vous dis rien d'avantage.

SCENE XVI.

SUDMER, *ſeul.*

C'Eſt parler fierement; je prétends découvrir...
J'ai des ſoupçons qu'il faut que j'éclairciſſe.
Ah! j'apperçois Mylord, & ſans doute Clarice.
Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé: je la trouve fort belle,
Belle certainement!

SCENE XVII.

LE MYLORD, CLARICE, SUDMER.

SUDMER.

Bon jour, Mademoiſelle.
Je ſuis Sudmer pour vous ſervir,
Et je viens remplir votre attente;
Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouſerai;
Je dis plus, je ſens bien que je vous aimerai:
(*Au Mylord.*)
Autrement j'aurois tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monſieur.

SUDMER.

Reſte à ſavoir ſi je vous conviendrai.
M'aimerez-vous auſſi?

CLARICE.

Mais, Monſieur, je l'eſpere.
Les volontés du Mylord ſont des loix.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à ſon choix;
Et les vertus, ſur mon cœur, ont des droits
Préférables à l'amour même.
Lorſque de la raiſon on écoute la voix,
On eſtime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh! je ſuis votre ſerviteur.

En attendant ! c'eſt bon pour qui pourroit attendre.
Mylord, je ſuis preſſé ; vous avez un vieux gendre
Qui n'a pas un inſtant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'eſt un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
Cela ne ſuffit pas ; je crois qu'elle eſt fort ſage :
Mais il ſe peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tout cas, je ſaurois commander à mon cœur.

SUDMER.

Bon ! voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, & je vois clairement....
N'eſt-il pas vrai, chere future ?
Il ſe pourroit par aventure....
Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils ſoupçons....

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raiſons.

LE MYLORD.

Mais Darmant eſt François, & ma fille eſt Angloiſe ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conſéquence mauvaiſe ;

Les François ont toujours l'art de ſe faire aimer.
Je les connois pour gens fort agréables,
Et qui plus eſt encor, fort eſtimables;
Il eſt tout naturel de s'en laiſſer charmer.

LE MYLORD.

Je ſais comme ma fille penſe,
Je réponds de ſon cœur : oui, la reconnoiſſance
Qu'elle ſent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux ſecours....

SUDMER.

Je ne vous entends point, & je n'ai de mes jours...

LE MYLORD.

Vous-même m'écrivez?

SUDMER.

Point de plaiſanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaiſanter!

SUDMER.

Vous êtes fou, Mylord,
C'eſt depuis quelques jours que je ſais votre ſort.

LE MYLORD.

Mais cependant la choſe eſt ſûre,
Et votre lettre que voici;
Tenez.

SUDMER.

Que veut dire ceci?
Ce n'eſt point là mon écriture.

LE MYLORD.

Je le ſais bien ; mais votre bras caſſé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras caſſé.

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas ſenſé.

LE MYLORD.

Mais liſez-donc, liſez. (*A part.*) Sa tête ſe dérange.

CLARICE.

Aſſurément, je l'ai déjà penſé.

SUDMER.

Je ſuis dans un courroux extrême.
Comment! quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurois pû faire moi-même ?
Morbleu ! c'eſt une trahiſon
Dont je prétends avoir raiſon.
Et vous avez reçu la ſomme ?...

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monſieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;
J'en aurai le cœur net ; je reviens à l'inſtant.

SCENE XVIII.

LE MYLORD, CLARICE.

LE MYLORD.

Tout cela me paroît étrange!
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?
Ce n'est pas de Sudmer ! je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglois, il cache le bienfait;
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
Que de manquer à la reconnoissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah ! çà, venons à vous, ma fille :
Sudmer, par ses grands biens, releve ma famille;
Il vous fait un état certain;
Vous ne repugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE.
Oui, mon pere, il eſt vrai.
LE MYLORD.
Parlez ſans artifice,
Parlez avec ſincerité.
Ne diſſimulez rien.
CLARICE.
M'en croyez-vous capable?
Je ne ſais point trahir la vérité,
Et qui diſſimule eſt coupable.
Je n'ai rien dans mon cœur que je doive cacher
Aux yeux indulgens de mon pere.
Eſt-il quelque ſecret, eſt-il quelque myſtere
Que dans ſon ſein je ne puiſſe épancher?
LE MYLORD.
A mes deſſeins vous verrois-je contraire?
CLARICE.
Non, je veux me ſoumettre à votre volonté:
En Angleterre un cœur n'eſt point eſclave;
Le pouvoir paternel eſt chez nous limité.
Mais ne ſoupçonnez pas que jamais je le brave.
Périſſe cette liberté
Qui des parens détruit l'autorité.
Ah! je le ſens, un pere eſt toujours pere.
Sur des enfans bien nés il conſerve ſes droits.
Quand le devoir en nous grave ſon caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte ſi chere.
En vain la liberté veut élever ſa voix,
Et dans nos cœurs exciter le murmure;
La loi nous émancipe, & jamais la Nature.
LE MYLORD.
Vous penſez bien; mais, dites-moi,

Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer, vous déplait-il ?

CLARICE.

Non, mon pere, mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouſerai Sudmer, ſi c'eſt votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.
Mais un autre a mon cœur.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;
Epouſer celui-ci, pour aimer celui-là !
Vous vous formez, ma fille, & j'apperçois déjà
Que de ce pays ci vous adoptez l'uſage.
S'il vous plait, rien de tout cela.
Quel eſt le nom du perſonnnage ? ...
Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.
Malgré moi mon cœur s'eſt ſoumis.
Les vertus d'un François.....!

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'eſt point ; c'eſt Darmant, c'eſt lui-même.

LE MYLORD.

Qu'ai-je entendu ? Ma ſurpriſe eſt extrême.
Je vois quel eſt le but de ſes empreſſemens.

CLARICE.

Arrêtez. Vos ſoupçons ſeroient trop offenſans.
Rien ne m'a juſqu'ici fait connoitre qu'il m'aime :
L'eſtime, le reſpect ſont les ſeuls ſentimens
Qu'il ait oſé faire paroître.
Rien auſſi de ma part n'a pû faire connoître
Le trouble ſecret de mes ſens.

LE MYLORD.

A la bonne heure. Eh ! bien, puiſque je ſuis le maître,
Vous aimerez Sudmer, & je l'ai décidé.
Songez-y bien ; j'ai commandé.

SCENE XIX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE.

SUDMER.

MA foi ! moi n'y puis rien comprendre.
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.

Mais il bat la campagne; & n'a pû rien m'apprendre.
Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglois je serois éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD.

Robinson!

SCENE XX.

LE MYLORD, SUDMER, CLARICE, ROBINSON.

ROBINSON.

Mylord!

LE MYLORD.

Viens ici.
Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté:
Ne cache point la vérité;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer?

ROBINSON

Oui, la chose est claire,

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi !

ROBINSON, *à part.*

Me voilà pris.

SUDMER.

Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie ?
Coquin ! j'ai donc le bras cassé ?
Oh ! je te ferai voir. . .

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi ! ce n'est donc pas vous dont le cœur bien placé. . . .

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien, c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD.

De ce complot, le traitre eſt de moitié !
Déclare vîte, ou je t'aſſomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fait.
De tems en tems, je reçois quelque ſomme
Pour m'engager à garder le ſecret.

LE MYLORD.

Ah ! tu connois donc ?

ROBINSON.

Oui, c'eſt un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, & ſans être connu.
Vous ſavez bien, Mylord, que je ſuis ingénu.
Il m'a ſéduit, & pour lui plaire,
Robinſon eſt fourbe & fauſſaire.
Oui, c'eſt de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'étoit, je proteſte, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel eſt-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien, c'eſt, c'eſt... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! malheureux !

ROBINSON.

Je reconnois ma faute.

LE MYLORD.

Tu mérites punition.
Ecoute, aimeroit-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! point du tout, Mylord ; il n'oseroit.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, & je suis interdite.

LE MYLORD.

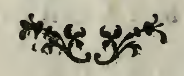
Je ne comprens rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

Moi, point m'en étonner ; je le reconnois là :
Et d'avoir pris mon nom, très-fort je lui pardonne.

LE MYLORD, *à Robinson.*

Je te fais grace ; mais ne lui parle de rien.



SCENE XXI.

Les Acteurs précédens, LA MARQUISE, DARMANT.

LA MARQUISE.

LA Paix eſt ſûre, elle eſt ratifiée.
Je me fais un plaiſir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot ſeul fait du bien :
Elle eſt de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec tranſport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans ſe connoître on ſe ſalue,
On parle, on s'interrompt, on ne ſe répond pas ;
La joie en tous lieux répandue,
En animant les cœurs, égale les états.

CLARICE.

Ce ſpectacle eſt charmant, j'en ſerois attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès,
Pour que vous & Mylord examiniez de près
Le pouvoir qu'a ſur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaité, ce fard de la Nature,
Rajeunit les Vieillards, leur donne un air plus frais;
D'un coloris ſi doux la teinte vive & pure

Partout imprime ſes attraits ;
C'eſt le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaiſir de l'âme embellit les plus laids.
La Marchande dans ſa boutique
Etale ſes colifichets,
Répéte à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix !
De Meſſieurs les Anglois j'aurai donc la pratique :
Et ſa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'eſt-il fait, un Anglois ?
On rencontre plus loin des chanſonniers bien ivres,
Raclant du violon & braillant des couplets,
Bons, excellens, quoique mauvais,
Et qui ſurpaſſent de gros Livres,
Parce que le cœur les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres François,
Notre plus grand plaiſir eſt d'adorer nos Maîtres ;
C'eſt l'Amour qui prend ſoin d'éclairer nos fenêtres.
Le ſentiment, voilà notre premiere loi :
Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danſerai la nuit entiere :
Je donnerai le ton, & ſerai la premiere
A bien crier, vive le Roi !

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquiſe :
De mon eſprit chagrin vous changez la couleur ;
Je ſens que la gaité, qui vous caractériſe,
Ne peut ſe rencontrer qu'avec un très-bon cœur.
Darmant, nos Nations ſont reconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;

Et l'amitié ſurmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maiſons ſoient liées.

DARMANT.

Ah ! Mylord, je vous ſuis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces ſecours détournés qu'avec tant de nobleſſe
Vous m'avez ſû fournir par des moyens ſecrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicateſſe,
Je les acquitterai bientôt grace à la Paix :
Mais mon cœur en paîra toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la Famille.

LE MYLORD.

Monſieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous ſignerez le contrat de ma Fille,
Que, dès ce ſoir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, *riant.*

A cette faveur-là mon frere eſt bien ſenſible.

DARMANT, *à part.*

O Ciel !

LE MYLORD.

Darmant ſoupire, & la Marquiſe rit !
Mais cela n'eſt pourtant ni triſte, ni riſible.

LA MARQUISE.

Mais c'eſt que mon cher frere eſt ſot, ſans contredit :
Je m'y connois ; tenez, admirez la ſtatue !

DARMANT, *à part.*

Ma ſœur.

SUDMER.

Mais en effet, lui paroître interdit.

LA MARQUISE.

C'eſt qu'il eſt amoureux de votre Prétendue ;
Mais grave ſoupirant, diſcret, ſilencieux,
Le reſpect a toujours étouffé ſa parole,
Et triſtement comme une idole,
Son amour n'a jamais parlé que par ſes yeux.

SUDMER.

Mylord, je pourrois faire une grande ſottiſe
D'épouſer votre fille : elle eſt fort à ma guiſe ;
Mais, Monſieur, pourroit bien être à la ſienne auſſi
Un petit peu, n'eſt-ce pas ? Hein ? Je penſe,
Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a ſçu ſaiſir l'occaſion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon :
Si je deviens le mari de Clarice :
Il eſt homme, peut-être, à rendre encor ſervice :
Je ſuis accoutumé d'être ſon prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah ! mon pere.

DARMANT.

Ah ! Monſieur, en cet heureux inſtant,
Que j'ai de graces à vous rendre !
Je ſuis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance eſt fort bien aſſortie.

DARMANT.

Ma ſœur, en même-tems, devroit
Conſentir à vous être unie;
Ce double hymen ne laiſſeroit
Aucun ſoupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrois que Mylord ne fut triſte & jaloux.

LE MYLORD.

La propoſition, il eſt vrai, m'intimide;
Mais cependant, Madame, croyez-vous
Qu'une Françoiſe, ayant l'eſprit vif & rapide,
Puiſſe y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractere aſſez ſolide
Pour faire conſtamment le bonheur d'un époux?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faiſant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
Croyez-vous qu'un Anglois, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable & vertueuſe,
Ait aſſez de douceur, de liant dans l'eſprit
Pour la rendre conſtante en la rendant heureuſe;
Pour qu'elle s'applaudiſſe, enfin, d'être avec lui?
On ne peut guère avoir une femme fidelle,
Qu'en attirant l'amuſement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LE MYLORD.

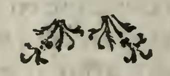
Marquiſe, courons-en les riſques l'un & l'autre;
Vous verrez un amant dans un époux ſoumis,
Et quand la Paix confond ma Patrie & la vôtre,
Tous mes préjugés ſont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonſtance,
Me ſoulager du poids de la reconnoiſſance:
Je ſens que je ſuis vieux, je me vois de grands biens;
Je n'ai point d'héritier, ſoyez tous deux les miens...
Point de remercimens, ce ſeroit une offenſe.
Si je vous ſçais heureux, mes amis, c'eſt aſſez:
C'eſt vous, c'eſt vous qui me récompenſez;
Mais j'entends retentir les cris de l'allegreſſe:
Courons tous: le plaiſir du cœur
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Mylord, j'en pleure de tendreſſe;
Le courage & l'honneur rapprochent les pays;
Et deux Peuples égaux en vertus, en lumieres,
De leurs diviſions renverſent les barrieres,
Pour demeurer toujours amis.



DIVERTISSEMENT.

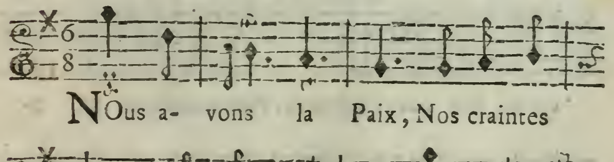
DIVERTISSEMENT.

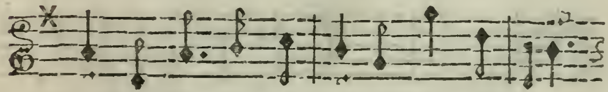
On entend une Symphonie & des acclamations qui annoncent une Fête publique.

Le Théâtre repréſente la vue du Port de Bordeaux. On voit des Vaiſſeaux ornés de Guirlandes & de Banderoles. Des Peuples de différentes Nations exécutent une Fête. Anglois, François, Eſpagnols, Cantabres, Portugais, &c. caractériſés par des habits Pittoreſques, compoſent diverſes danſes variées à la mode de leur pays, au bruit des ſalves d'Artillerie. On chante; toutes les Nations s'embraſſent; la Fête ſe termine par un Ballet général.



RONDE.





ceſſent, Les Jeux re- naiſſent: Nous a- vons

FIN

la Paix : Ce jour eſt le jour des bien-faits.

Nos maux fi- niſſent, Nos cœurs s'u- niſſent,

Vivons en freres : Ja- mais de guerres :

Que le François devienne Anglois ; Et l'An-

Mineur.

glois, Fran- çois. *Au Chœur.* Par nos ac-

cords, Par nos tranſports, Nous donnons un é-

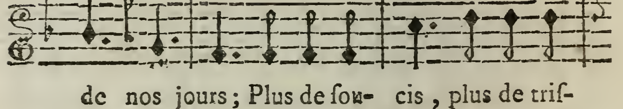
xemple au Monde : Peuples di- vers : De


l'U-ni- vers, Ve-nez dan- ser en Ron-
de. *Au Chœur.* Nous a- vons é- touffé la
haine ; une é- gale ardeur nous en- traîne.
Embrassons-nous ; Embrassons- nous ; Le même
nœud nous u- nit tous. Formons u- ne
chaîne Qui dure à ja- mais. *Au Chœur.*

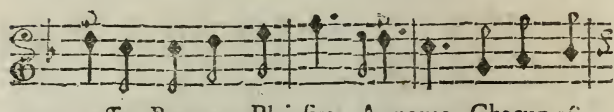
VAUDEVILLE.



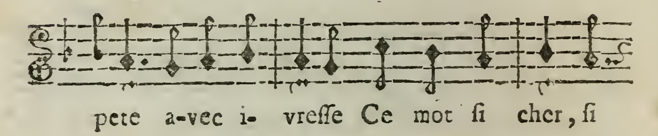
VOici le jour de l'alle- greſſe, Le plus beau



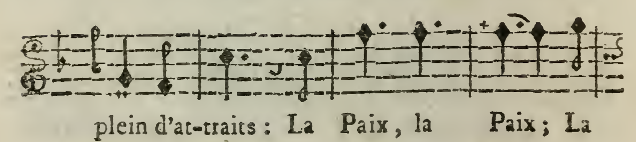
de nos jours ; Plus de ſou- cis, plus de triſ-



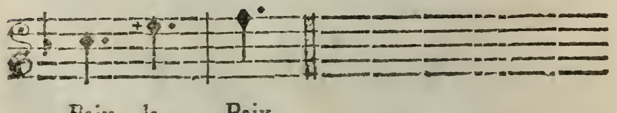
teſſe : Regnez, Plai-ſirs, A-mours ; Chacun ré-



pete a-vec i- vreſſe Ce mot ſi cher, ſi



plein d'at-traits : La Paix, la Paix ; La



Paix, la Paix.

Gens à Manteau, Gens de Finance,
Nous gémiſſons pour vous ;
Nos Officiers par leur préſence
Vont vous éloigner tous :
Le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe :
Si vous voulez être diſcrets,
Eh ! Paix, Paix, Paix !
La Paix, la Paix.

Ne ſoyez plus, Sageſſe auſtere,
En guerre avec l'Amour,
C'eſt un enfant, laiſſez-le faire :
Paſſons-lui quelque tour.
Eſt-ce le tems d'être ſévere,
S'il lance en cachette ſes traits ?
Eh ! Paix, &c.

Accourez tous près de vos Belles,
Volez, Guerriers, Amans,
Elles vous ſont toujours fidelles,
Croyez-en leurs ſermens :
Conſolez donc vos Tourterelles,
Mais ſans demander leurs ſecrets.
Eh ! Paix, &c.

Laiſſons la fraude & l'artifice,
Terminons tous procès;
Venez ici Gens de Juſtice,
Et ſuſpendez vos frais.
Pour que chacun ſe réjouiſſe,
Avocats, laiſſez le Palais:
Eh! Paix, &c.

Pourquoi toujours s'entredétruire,
Sçavans & beaux eſprits,
Tout céderoit à votre empire,
Si vous étiez unis:
Vous vous livrez à la ſatyre,
N'avez-vous pas d'autres objets?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

Un mari, pour une griſette,
Néglige ſa moitié:
Sa femme, tant ſoit peu coquette,
A fait une amitié.
De part & d'autre l'on ſe prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh! Paix, &c.

LE MYLORD, *à la Marquiſe.*

Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits.
Toute raiſon n'eſt que folie,
Quand elle eſt dans l'excès.
Femme d'eſprit, femme jolie
Ramene à des principes vrais.
Allons, la Paix, &c.

Faiſons revivre l'harmonie
Du commerce & des arts,
Et que la paix toujours chérie
Regne de toutes parts.
Ne faites plus qu'une patrie,
Eſpagnols, Anglois & François.
Eh ! Paix, &c.

SUDMER.

Galans barbons qu'Amour inſpire,
Ne tentez point le ſort ;
Le vent nous manque, & le navire
N'ira pas à bon port.
Je ſens qu'Amour voudroit me dire
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
Hein ... quoi ? ... oui ... mais...
Allons, mon cœur, la Paix, la Paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cœur,
Et ne nous faites point querelle.
Partagez notre ardeur.
Vous le ſentez ; c'eſt notre zèle
Qui peint l'amour de tout François.
Et Paix , Paix !
Meſſieurs , la Paix.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *l'Anglois à Bordeaux* , & je crois que cette Comédie écrite avec eſprit & avec facilité, mérite le ſuccès dont elle jouit. A Paris ce 15 Mars 1763.

MARIN.

Le Privilége général des Œuvres de M. Favart , enregiſtré à la Chambre Syndicale , N°. 521. fol. 356. ſe trouve aux Œuvres de l'Auteur en 8 vol. in-8°.



